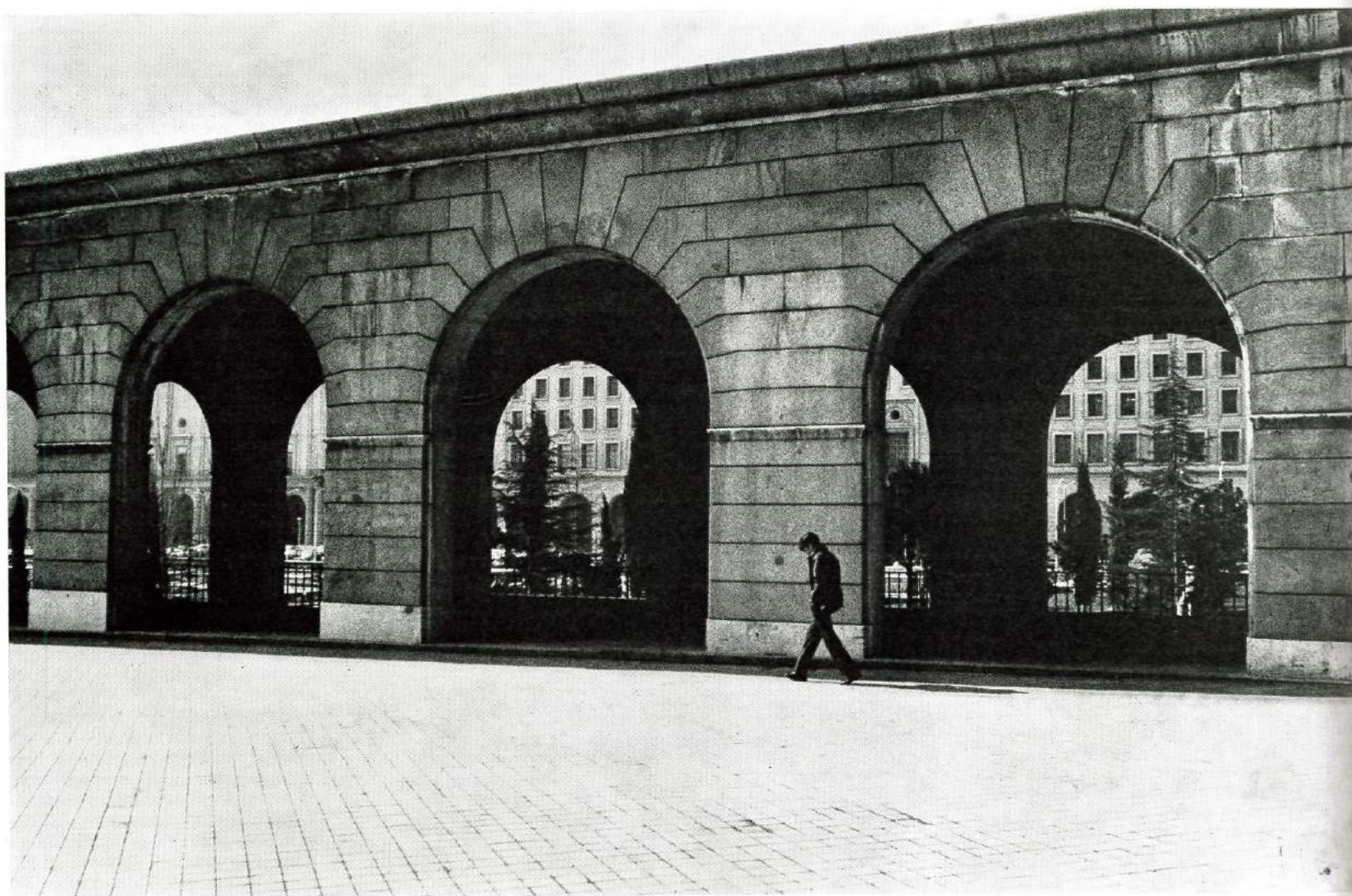




LES PROBLÈMES ARCHITECTONQUES DE LA POLITIQUE ET LES PROBLÈMES POLITIQUES DE L'ARCHITECTURE DANS LE DÉVELOPPEMENT DE LA SOCIÉTÉ ET DANS CELUI DE L'ARCHITECTURE

PEDRO NICOLAU BOVER

Barcelone

Si nous devons définir l'architecture à partir du mot art, nous la définirions comme un art compromis. L'architecture est un art compromis avec le système politique. La nature même des processus architectoniques et le caractère du système établissent entre eux une trame étroite d'interrelations qui définissent un compromis. Ce compromis entre l'architecture et le système réside dans la confrontation de la proposition de l'architecte par rapport aux conditions précisées pour que cette proposition devienne réalité, pour qu'elle passe du terrain virtuel des idées au réel de la matière, pour que les buts du programme deviennent un objet concret.

La réalité architectonique et matérielle, avec ses résidences luxueuses de la côte, ses villes satellites, ses Bellvitges, ses banlieues et aussi ses constructions résultant de concours, exemple : F.A.D. (Ministère des Arts décoratifs), ou encore celles, prestigieuses, dues à des « Correa-Mila » dans la Diagonal, à Barcelone, etc., est le résultat matériel de ce compromis qui permet la réalisation d'un processus de transformation concrète de la réalité.

Le résultat matériel que constitue la réalité tangible de la ville dans laquelle nous habitons est le résumé de tout un processus, le résultat d'une confrontation, d'un drame qui est en soi le critère de vérité du programme finaliste de départ. Il existe, entre la finalité de ces programmes et leurs résultats, un processus dramatique d'humanisation et un processus artistique.

Toutefois, il y a quelque chose qui fait que ce processus artistique est plus compromis que les autres, quelque chose qui le distingue des autres processus artistiques. Cette chose réside dans la nature de la matière à trans-

former, dans la nature des lois que l'artiste modifie et violente. Quelles sont ces lois ?

Tout d'abord, en ce qui concerne la superficie, il semble que les constructions neuves qui entourent la majeure partie de nos villes ne soient que le reflet matériel de propositions de transformation dérivées du rationalisme du Bauhaus, de Le Corbusier, du Gatepac, par exemple. Toutefois, il suffit de lire les exposés de Gropius ou de Meyer, de l'esprit de la Charte d'Athènes ou l'un quelconque des vingt-cinq numéros publiés par la revue *Activité Contemporaine* (A.C.) pour se rendre compte du pourcentage des propositions qui ont abouti et du peu d'apport culturel que ces architectes ont réussi à faire passer dans le tamis du système.

Ni la classification, ni les grandes zones de verdure aménagées entre les blocs, ni l'habitation construite en fonction des critères : luminosité et air, ni l'organisation du repos des masses, pour ne citer que quelques-unes de ces propositions, ne sont devenues littérature. Par contre, il faut voir l'accueil excellent que le système a réservé aux propositions de constructions sans moulures, sans chapiteaux, à la simplification de la construction et à tout ce qui favorisait la mise en vente rapide du produit, du résultat architectonique, de l'œuvre-architectonique-marchandise-qui-produit-un-bénéfice-économique-maximum-dès-sa-mise-en-circulation, c'est-à-dire qui se consomme. Le résultat de ce drame architectonique, rationnel pour certains architectes, est devenu une réalité, fruit de la mutilation totale ou partielle des propositions faites par les architectes rationalistes. La proposition a été

évidemment dégradée, et d'elle ont été admis les seuls avantages qui favorisaient la construction en tant que commerce.

Cette contradiction, pilier essentiel de la crise de l'architecture, est d'autant plus forte qu'elle est dissimulée. L'euphémisme, plus ou moins inconscient, de beaucoup de bureaux d'architectes (plus ou moins intellectuels, plus ou moins jeunes) qui réduit le processus architectonique à un problème d'espace, de construction, de langage... et qui acceptent, par leur silence, l'unique possibilité d'expérimenter des prototypes qui ne seront jamais acceptés totalement et desquels on ne laissera pas la société en profiter, consiste à justifier ces contradictions par l'intermédiaire d'idéologies et par la proposition de méthodes parfaitement étrangères au caractère dialectique de la réalité, repoussant ainsi, avec plus ou moins de force, la nécessité de connaître scientifiquement les points fondamentaux de départ. Problèmes anti-dialectiques et magiques de ceux qui, comme le dirait Fernandez Alba, essaient de créer l'histoire.

L'enseignement de l'architecture, en Espagne, suit le même chemin. Les structures académiques sont suffisamment autoritaires pour empêcher toute critique de l'étudiant sur l'enseignement et sur les formes de l'enseignement qu'il reçoit. En Espagne, l'enseignement de l'architecture continue d'exister, sans bénéficier de l'expérimentation ou simplement de la science (bien qu'il y ait progressivement une tolérance officielle pour les disciplines d'un caractère plus technique ou qui le sont devenues parce que présentées exclusivement sous cet aspect). Les projets d'écoles ne seront jamais confrontés avec la réalité. Jamais on ne pourra faire la preuve de ce qui est vrai ou faux dans ces projets. On substitue au critère vérité, c'est-à-dire à la pratique, à la réalisation d'un projet, la vérification technologique et le jugement de valeurs des professeurs. Ces critiques, ces équivoques ont certainement une grande influence dans la contradiction que nous avons signalée. On conditionnera ainsi l'étudiant entre des situations extrêmes, l'une de pusillanimité, l'autre d'utopisme, qui ne seront que le reflet de l'impuissance du système à donner à ses futurs architectes une préparation expérimentale et scientifique (ce qui d'ailleurs ne favoriserait pas ce qu'il y a en eux de servile, pour un bénéfice maximum du système).

Le processus architectonique passe en effet par le problème des espaces, de la construction, du langage... mais tout ceci se retrouve dans le problème de la superficialité. Le substrat de cette problématique est plus complexe encore. En essayant de modifier ces conditions, en luttant avec elles, nous luttons, au fond, avec un capital qui conditionne : un espace, une construction, un langage... nous luttons avec un client qui « paie », qui conditionne : un espace, une construction, un langage... nous luttons avec une esthétique qui conditionne : un espace, une construction, une technologie... nous luttons encore avec des relations de production qui conditionnent, etc. Nous luttons, en fait, avec le système. C'est un tamis dans lequel la proposition de l'architecte doit passer s'il veut qu'elle se réalise au-delà de la petite expérience. C'est la condition première qui permet que la proposition soit généralisée pour toute la société.

Cette contradiction est très importante. Car c'est par elle qu'on a réussi à dégrader les propositions des architectes rationalistes, contradiction qui honore dans son échec la validité de la totalité des propositions rationnelles et qui déshonore en même temps le système qui a rendu possible ces dégradations dont la conséquence est le résultat actuel. L'existence même de cet échec est visible dans le seul fait de l'incapacité du système à rencontrer des échos esthétiques qui justifieraient théoriquement son désordre architectonique. On comprend, alors, que le système éprouve le besoin de convaincre et de se justifier comme il l'a déjà fait dans plus d'une chaire d'esthétique, toutefois sans grand résultat et en provoquant beaucoup de ripostes de la part des étudiants et des professeurs plus conscients.

Chaque jour, l'histoire met en évidence la transformation de ces conditions de création artistique et architectonique et prouve qu'elle ne dépend pas exclusivement de l'activité politique de ses protagonistes. La modification de ce qui conditionne : budget, technologie, « industrialisation de la construction » (bien que l'existence d'une industrialisation de la construction, actuellement en Espagne, ne peut être considérée que comme euphémisme), langage y compris, ne sera possible qu'à travers une modification de la structure qui, alors, changera ces relations de production. C'est un problème politique de l'architecture. La résolution de ce problème passe par une transformation politique, sociale et économique du système, c'est-à-dire par une solution révolutionnaire.

Prenons le cas d'une solution politique du problème architectonique. Les protagonistes du problème architectonique sont les architectes, y compris ceux qui ne luttent pas pour l'architecture, c'est-à-dire ceux qui se plient aux conditions imposées, qui touchent un prix élevé pour eux-mêmes. En fait, les protagonistes de la solution de ce problème ne sont pas uniquement les architectes qui ont créé et accepté toutes les conditions de la solution politique, mais encore les masses populaires.

Il semble que l'architecture s'arrête là en ce qui concerne son incidence politique. Il semble qu'une fois le système transformé, l'architecture en tant que telle deviendrait un authentique jardin de fleurs. Et il apparaît en outre que le rôle de l'architecte, dans la solution politique, serait quelque chose de secondaire. Ceci, c'est ce qui « paraît ». Toutefois, l'histoire a révélé une autre contradiction : par exemple, celle de pays comme l'U.R.S.S. ou Cuba dont le système a été transformé et qui, bien qu'ayant fait la révolution, ont eu des problèmes architectoniques. Les problèmes des groupes rationalistes de l'Union Soviétique, ou encore certains cas d'architecture

cubaine des premières années de la révolution, ou encore le métro de Moscou, ou les petites cabanes aménagées pour les paysans cubains, entre autres, ont démontré qu'il ne suffisait pas de faire la révolution des contenus, des conditions, du programme, mais qu'il fallait être préparé à la révolution du langage, et savoir donner forme à des idées, à des choses, pour la nouvelle structure d'une société continuellement en développement. Il faut être préparé à faire des propositions architectoniques qui, comme celles du Bauhaus, ou de Le Corbusier ou de Gatepac, soient capables d'adapter les processus architectoniques à la société, en étant conscients du processus de lutte idéologique qu'ils introduiront nécessairement dans le nouveau système, qui est nécessairement un nouveau tamis des propositions culturelles (condition indispensable pour une réalisation au niveau général et non expérimental). Le refus des barrières, le déclenchement de la crise doit être l'attitude de l'architecte intellectuel, ou, comme il vous plaira de l'appeler, vis-à-vis d'un nouveau système qui, bien qu'ayant supprimé un certain nombre de barrières, en créera forcément d'autres, coercitives, répressives, mais à la fois indispensables à l'évolution de la société. Dans ce processus nécessaire de lutte dialectique, l'architecture en tant que science combattra pour la vérité et deviendra révolutionnaire par sa lutte permanente contre le système et les relations qui en découlent, sa conquête journalière sera le nouveau langage de la classe ascendante.

C'est ce que nous appelons les problèmes architectoniques des transformations politiques. Ce sont ces problèmes qui unissent, lient et compromettent intellectuellement les professionnels, et c'est en leurs mains seulement que se trouve la possibilité de protester contre ce qui conditionne et structure ; ces professionnels interrompent leur mission qui est de lutter par leur œuvre, pour un monde meilleur. La possibilité pour un architecte d'intervenir en tant que tel dans la politique est en fait très minime et l'idéologie qui soutient cette thèse a pour résultat une crise constante. Par contre, l'architecte, l'intellectuel au courant des problèmes de l'architecte, doit intervenir d'une manière architectonique dans les résultats révolutionnaires, ce qui semble inexcusable pour lui est indispensable à l'ensemble de la société. Le diplôme consacrant une telle activité ne sera certainement jamais décerné dans les écoles. Aussi la recherche de la vérité à travers la pratique expérimentale et l'investigation, compte tenu des pressions et des contradictions présumables, fera que l'architecture deviendra une science, dans la mesure où elle sera totale, vraie et autorisée à intervenir. Quand ces chemins ne sont pas suivis, il en résulte une attitude partielle, spéculative, une pseudo-science, c'est-à-dire : un ordre établi quant au fond et une évasion quant à la forme.

On pourrait parfois nous reprocher de ne pas nous référer au problème de l'habitation, alors que nous parlons de thèses partiales ou idéalistes.

Le problème de l'habitation est un problème en lettres majuscules. C'est un problème qui touche une grande partie de la société. C'est un problème énorme, grave, urgent, sa solution est indispensable, mais ce n'est pas un problème d'architecture. L'habitation appartient à l'architecture, son destin, non. Bien sûr, ce n'est pas un problème à exclure, de même que n'est pas à exclure le destin de la classe dont la charge est de conditionner presque tout d'une manière architectonique. Toutefois, le problème de l'existence d'habitations construites pour ceux qui n'en profitent pas, c'est un problème politique, par rapport à l'architecture en tant que telle, le problème politique est minime. L'architecte n'est pas directement concerné par la résolution de ce problème ; les masses, elles, par contre, le sont. Cette revendication concrète des masses passe par la politique. Sa dénonciation ne peut pas être la charge d'un groupe intellectuel qui assumerait le rôle des masses ou encore qui les remplacerait. Ce serait un succédané ; les intérêts des masses par rapport à ce problème sont très clairs, ceux des architectes sont franchement ambigus. Ceci ne veut pas dire qu'il n'existe pas de relations entre les problèmes de l'architecture et ceux des masses, entre les problèmes de l'habitat des masses et les architectes. Tout ceci forme un ensemble étroit d'interrelations qui prouvent que les problèmes architectoniques de l'architecture passent par un chemin structural, le problème de l'habitation passant par le même chemin est sans solution, compte tenu de ce que nous avons affirmé au début de cette thèse.

En résumé, les problèmes de l'architecture naissent, à notre avis, du compromis qui existe avec le système concret dans lequel elle se développe historiquement. Dans les circonstances historiques actuelles, les problèmes actuels de l'architecture actuelle ne peuvent trouver une solution qu'à partir d'une transformation du système actuel. Toutefois, le résultat de cette transformation ne supprime pas totalement le compromis que l'architecture est obligée de maintenir pour devenir réalité. C'est pour cela qu'il faut constamment mettre le nouveau système en état de crise, afin d'empêcher la stagnation du processus architectonique, destiné sur le plan artistique à libérer la société de répressions déterminées. Cette lutte, entre parties contraires, dans chaque système ne peut être valable sur le plan révolutionnaire que si elle a des bases scientifiques, s'appuyant sur l'investigation historique de la vérité architectonique et expérimentale, c'est-à-dire si, dans la pratique, le critère vérité permet de la qualifier de totale et authentique. La traditionnelle attitude du « maximum architectonique » devrait surpasser sa non moins traditionnelle étroitesse de vue pour apprendre à renoncer modestement aux prétentions politiques qui sont du ressort de ceux qui les pratiquent professionnellement et concrètement, pour commencer à entreprendre, avec courage, la tâche que les inéluctables événements qui approchent lui assigneront.

Pedro Nicolau BOVER.